NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

64 N° 2 1937

Romans dangereux et ministère pastoral

François PAPILLON

p. 162 - 176

https://www.nrt.be/en/articles/romans-dangereux-et-ministere-pastoral-3590

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

ROMANS DANGEREUX ET MINISTÈRE PASTORAL

Ainsi qu'on a pu s'en rendre compte d'après nos articles précédents (1), forcément sommaires et visant seulement à dénoncer un péril, le danger des romans modernes est non seulement dans les occasions directes de péché qu'on y trouve, mais aussi dans l'esprit général de l'œuvre qui, insensiblement, émousse l'esprit de foi, pervertit la volonté. Jamais identique d'un livre à l'autre et pouvant prendre mille formes, cet esprit présente cependant quelques caractéristiques générales : méconnaissance totale de la nature du christianisme qui devient une pure excitation de la sensibilité ou un formalisme étroit; libre expansion de la personnalité en dehors de toutes les entraves arbitraires, dans lesquelles on fait trop facilement entrer toute morale et toute dépendance; et dans l'individu ainsi autonome, insistance sur la vie sentimentale et sexuelle qui devient l'unique raison d'être de toute la vie. Tout cela diffusé des quatre coins de l'atmosphère littéraire, et revenant sous toutes sortes d'aspects dès qu'on n'a pas à faire à un écrivain chrétien et décidé à faire passer le christianisme dans son œuvre.

Dans ces conditions le plus sûr serait d'interdire la lecture de toute espèce de roman, en se disant que c'est souvent une perte de temps et que, suivant la parole de saint François de Sales, les meillleurs ne valent rien. Ce ne serait certainement pas sage, car ce serait vouloir supprimer un phénomène social universellement répandu. Le roman n'est plus un plaisir de riche ou de désœuvré; on le retrouve partout. De toute couleur et de tout format, pour tous les genres d'esprits, du roman policier au roman philosophique dont l'auteur fait figure de penseur,

(1) Cet article peut être considéré comme apportant les conclusions générales suggérées par les articles de la *Nouvelle Revue Théologique* : 1934, pp. 932 et 1042; 1935, pp. 844 et 945; 1936, p. 271.

du fascicule froissé sur lequel on s'endort aux livraisons toutes neuves qu'on achète pour le voyage, en passant par les tranches que nous débite agréablement le diffuseur de T. S. F. Autant vaudrait essayer d'empêcher la chaleur de la canicule et certains seraient en droit de nous reprocher qu'on ait voulu les priver d'une littérature après tout fort appréciable.

Donc aucune mesure générale et rigoureuse n'est possible, mais au péril de tous les instants pour les âmes chrétiennes, à nous d'opposer une vigilance permanente, elle aussi; inébranlable sur les principes, infiniment nuancée dans les applications; qui s'incline devant la valeur littéraire partout où elle la rencontre, mais s'inquiète avant tout de la valeur morale et des dangers courus par les âmes qu'elle a le devoir de sauvegarder.

Inébranlable fermeté, courage apostolique osant parfois se rendre importun (en cette matière, ceux qui auraient le plus besoin d'être mis sur leurs gardes acceptent les remarques le plus difficilement), pour rappeler les règles les plus élémentaires de la *prudence chrétienne* :

Personne ne peut jouer avec le feu, *personne n'a le droit, sans une véritable nécessité extrinsèque, d'accepter l'occasion où il sait sa vertu en péril prochain, ni même d'affronter de gaîté de cœur, pour s'amuser, un véritable danger éloigné.*

Personne n'a le droit, sans présomption gravement coupable, de se dire : Ce qui est un danger sérieux pour tout autre ne l'est pas pour moi.

Vérités essentielles à rappeler en toute occasion : au saint Tribunal pour revigorer une volonté affaiblie ou contrôler la sincérité d'un ferme propos nécessaire à la validité de l'absolution; en chaire et dans les entretiens particuliers, pour faire comprendre la folie et l'inconscience monstrueuse de l'imprudence consentie. Vice de tous les âges et de toutes les conditions : dans la jeunesse, on veut risquer, heureux de montrer qu'on est au-dessus du péril; plus âgé, on se juge moins sensible ou plus fort. On se croit certain d'arrêter à temps, mais la volonté, dès le début, est-elle si pure, et est-on bien sûr de la retenir au

moment critique ? En dehors de la faute volontaire, il y a l'impression désastreuse, que l'on ressent malgré soi et qui peut troubler pour des années. Tout cela, il faut le redire, car le lecteur, lui, ne se le dit pas devant le livre défendu. Au contraire il refuse de l'entendre et, pour couper court à des hésitations ultérieures, il commence la lecture et la poursuit goulûment.

« Mais je vous assure, cela ne me trouble nullement, et il y a tant d'art dans ce volume, c'est de lui seul que je m'occupe » : telle est la réponse vingt fois entendue par le prêtre lorsqu'il s'étonne des extraordinaires libertés de lectures de certains jeunes chrétiens, qui prétendent connaître parfaitement leur religion. Il ne faut pas croire trop facilement à une bravade, moyen facile de signifier son congé au censeur importun. Il existe des candeurs prolongées par grâce spéciale ou tempérament intellectuel particulier, véritable sublimation de l'individu tout entier par l'intelligence ou la sensibilité artistique. Par ailleurs la contemplation esthétique, en unifiant l'âme dans l'intuition du beau, la met un peu à l'abri, et une immoralité sans art risque de faire plus de mal qu'une œuvre vraiment belle. On peut donc, en toute vérité, parler d'innocence artistique habituelle ou transitoire; à condition toutefois qu'elle ne dispense en rien des précautions de la prudence chrétienne. L'artiste lui-même doit savoir que l'insensibilité est, comme l'inspiration, une sorte d'état second, dont personne ne peut garantir la durée; et si l'on se refuse aux précautions nécessaires, si l'on tient absolument à lire malgré les conseils de gens avertis, n'est-ce pas qu'avant la beauté artistique, que l'on peut retrouver ailleurs, on recherche l'image mauvaise; autrement dit, que la volonté est déjà attaquée ?

La raison la plus fréquente de cette prétendue insensibilité risque trop souvent d'être l'habitude des états de conscience troubles, qui émoussent progressivement la délicatesse, et peu à peu rendent insensible aux tableaux les plus osés, jusqu'au jour où l'on trouvera toutes naturelles, elles aussi, la faute grave et la déchéance fatale. Tant qu'il n'y a pas aveuglement de l'esprit mais attitude intéressée de la volonté qui essaie d'étouffer

le moi profond ou du moins de l'empêcher de parler, le rôle du confesseur sera, avec beaucoup de douceur, de montrer à l'âme qu'elle n'est pas aussi insensible qu'elle veut bien le prétendre, et de la faire ainsi rentrer en elle-même.

Pour forcer les fidèles à observer les règles élémentaires de la prudence, la Sainte Église a voulu les doubler de ses prohibitions positives et de ses censures, que le prêtre doit connaître et savoir rappeler en temps opportun. Elles sont surtout réunies dans le Canon 1399, dont le 3°, le 6°, le 9° peuvent spécialement s'appliquer aux romans.

« Ipso iure prohibentur : 3° Libri qui religionem aut bonos mores data opera impetunt...; 6° Libri qui quodlibet ex catholicis dogmatibus impugnant vel deridents...; 9° Libri qui res lascivas, seu obscenas ex professo tractant, narrant aut docent ».

Les prohibitions portées « in presumptione periculi generalis » continuent à urger même si « in casu particulari periculum non adsit ». Autrement dit, pour un livre prohibé de façon positive, nominalement ou « ipso iure », il n'est pas question d'insensibilité particulière. Est défendue sous peine de faute grave la lecture de tout passage contenant pour un lecteur normal la matière d'un péché grave dans le genre de ceux que le législateur a voulu empêcher par sa prohibition, et cela tant que la défense est encore en vigueur d'après l'avis des gens compétents. L'importance de celle qui nous occupe est encore aggravée par l'interdiction de garder chez soi les livres défendus et les précautions à prendre afin qu'ils ne puissent, quand on peut les garder, être lus par ceux auxquels ils pourraient nuire (Can. 1398, 1°; 1403, 2°).

Pour les livres nominalement condamnés, aucune interprétation n'est possible; mais dès qu'on se trouve devant une expression générale, il faut s'en rapporter à la pensée du législateur, en ayant soin de ne la dépasser en aucune façon. Par exemple pour l'Index, le mot « opera omnia » lui-même peut laisser place à des exceptions, quand dans la collection se trouve par hasard un ouvrage qui ne traite pas de questions religieuses

et ne présente aucune immoralité; par exemple le *Rêve* de Zola, le *Crime de Silvestre Bonnard* d'Anatole France. De même l'expression « fabulae amatoriae » ne comprend naturellement pas les récits de voyage ou les livres de critique. Pour qu'un ouvrage tombe sous une des prohibitions du Can. 1399, il faut aussi que tous les mots de la condamnation se trouvent vérifiés d'une manière certaine. Il faut que l'attaque contre la religion ou les bonnes mœurs ait lieu « data opera », donc dans une partie notable du volume, et de telle façon qu'on ne puisse concevoir aucun doute sérieux sur les intentions de l'auteur; il faut que le dessein d'obscénité soit « ex professo » donc manifeste et comme professé. Il faut des thèses vraiment subversives, des obscénités véritables, non des légèretés, même si elles peuvent, par accident, être présentées de façon troublante.

Ces explications nécessaires pour donner aux prohibitions canoniques leur pleine importance rendront souvent difficile la certitude absolue qu'un ouvrage est certainement compris dans une interdiction générale (1). Il faudra réfléchir, consulter, et la plupart du temps une seule lecture personnelle ne suffira pas; mais dès que j'ai une certitude morale que le livre est proscrit, je n'ai nul besoin d'attendre l'avis des spécialistes pour dire à un pénitent qui serait tenté de le lire : « Mon ami, l'Église vous interdit cette lecture ».

Cependant les prohibitions ecclésiastiques particulières, malgré toute leur importance, sont secondaires par rapport aux règles de la prudence chrétienne, et le Code prend soin de nous rappeler qu'aucune permission, obtenue de qui que ce soit, ne dispense du devoir dicté par la loi naturelle d'éviter l'occasion prochaine qui pourrait se trouver dans les livres ainsi autorisés. Tous les Ordinaires et ceux qui ont charge d'âme sont invités à expliquer aux fidèles le danger des livres mauvais, spécialement lorsqu'ils sont condamnés (Can. 1405). Si l'aver-

(1) De Gide, il semble bien que « *Corydon* », « *Si le grain ne meurt* » et « *L'Immoraliste* » tombent nécessairement sous la prohibition. On ne saurait le dire avec autant de certitude des « *Nourritures terrestres* ».

tissement ne porte pas, si le pénitent ne veut pas croire au péril, le confesseur qui a le devoir de l'en préserver par tous les moyens pourrait, en théorie, aller jusqu'à lui refuser l'absolution; mais, hors le cas où l'on mettrait en doute sa sincérité, il sera rarement opportun d'en arriver là. S'il ne connaît pas le livre il n'aura pas besoin d'une telle menace pour obtempérer à notre défense; s'il le connaît et prétend n'y trouver aucun danger, un refus d'absolution est-il le moyen pour l'empêcher de le lire ?

Les prohibitions ne portent que sur le danger prochain et bien caractérisé, mais elles ne peuvent suffire; il faut les doubler d'une formation générale intense qui prémunira contre les déviations de l'esprit chrétien que l'on respire dans l'ensemble de la littérature contemporaine. Sans cette formation, les barrières les plus rigoureuses seront insuffisantes; elles empêcheront de lire ce qui est spécialement, grossièrement dangereux, mais laisseront passer beaucoup d'autres choses au poison plus pernicieux, parce que plus dilué ou plus subtil. Pour donner cette formation en connaissance de cause, il est indispensable de connaître les raisons de l'emprise désastreuse du roman moderne. (Savoir que X. a été perverti par la lecture de Gide n'a pas, en soi-même, beaucoup d'intérêt; ce qui en a infiniment plus est de savoir comment ce jeune chrétien a été captivé par une lecture qui doit lui répugner à tant de titres).

Tout d'abord, *le snobisme* basé sur l'ignorance. Trop souvent, nos jeunes gens ignorent à peu près tout des auteurs modernes. Ils connaissent « la Relève du Matin », savent que Gide et Proust sont dangereux et à éviter; Maurois leur a été distribué avec parcimonie. On n'a pas tort de ne pas les instruire trop tôt; mais quand ils passeront dans des milieux où l'admiration est de rigueur, toutes les recommandations reçues cèderont la place au désir d'être « à la page », de pouvoir, eux aussi, émettre des opinions personnelles. Ils aborderont l'ouvrage avec un préjugé favorable, bien décidés à ne pas adhérer aux idées qu'ils savent mauvaises, mais aussi à goûter « l'art » en toute liberté d'esprit. Ils s'y mettront avec une application attentive, dissé-

quant les phrases, méditant les belles images, avec une ardeur doublée par l'idée de la conquête personnelle et l'espoir d'obtenir légitimement une parcelle de fruit défendu. Ainsi, on se rend réceptif autant qu'on le peut en toute honnêteté, l'esprit mauvais s'insinue dans le nôtre, avec d'autant plus de facilité qu'il a déjà des alliés dans la place et que ces livres apportent, au moment le plus opportun, les conceptions les plus capables de fixer pour longtemps dans l'attitude la plus opposée qui soit à la morale et au dogme chrétiens.

La jeunesse, c'est un truisme de le dire, est, pour le corps, l'époque de la formation complète, pour l'esprit celle des indécisions parfois douloureuses et de la fixation dans l'attitude définitive de la vie. C'est l'éveil de l'esprit critique, la fin de l'époque où se déroulent dans l'intelligence, avec le caractère machinal de la leçon apprise, les idées des professeurs. On reste indifférent à une vérité abstraite; on la veut sienne, c'est-à-dire aidant à dénouer le drame intime qui commence, celui de la personnalité. Avec l'éveil des sens, se trouvent libérés mille instincts nouveaux, angoissants parce qu'inconnus et en pleine évolution, qu'on n'ose pas assez avouer, parce qu'on y voit une honte, et que, malgré tout, on y est secrètement attaché. C'est l'époque où semble s'ouvrir le monde, où l'on se croit des possibilités infinies, où l'on est tour à tour intellectuel et mystique, et où la ferveur de la prière alterne avec les pires suggestions; celle où la conscience d'être quelqu'un rend plus difficiles le respect et la docilité pour les autres et où, malgré tout, ces velléités d'indépendance vous gênent, parce qu'on sent, plus que personne, ses déficits.

A cette coulée, où tout se mêle, le meilleur avec le pire, et dans laquelle on ne peut opérer de filtrage, l'*esprit d'expérience érotique*, défini dans les articles précédents, vient apporter une dérivation capable de la contenir, mais en la détournant totalement du surnaturel.

Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc en direction spirituelle ou virtuose de l'introspection, pour savoir que les exigences

de la chair, un peu comme les névroses, s'avivent dans la mesure où on y prête attention; que n'importe qui, en y pensant et en le voulant, pourrait trouver de l'érotisme dans les moindres nuances de ses sentiments. Que n'arrivera-t-il pas au torrent incertain de la jeunesse, si, capté par une image attrayante, il est arrêté longuement sur des analyses qui projettent en lui une fausse lumière; surtout si l'atmosphère générale de l'œuvre le porte à ne laisser inassouvi aucun désir de ce genre ?

La personnalité, dans la mesure où elle est riche, n'admet de contrôle que librement accepté et même recherché. C'est tout naturel; rien de plus dur pour une activité puissante, que de sentir autour de soi une force antagoniste qui la limite et la contredit à tous les instants. Même pour le chrétien l'obéissance basée sur la foi n'est pas aveugle : « Scio cui credidi et certus sum » et les sacrifices exigés, si douloureux parfois, trouvent dans les certitudes surnaturelles des compensations surabondantes. On ne quitte un « tout » fini, que pour un autre « Tout », mais infini, et avec la certitude de le posséder éternellement ; cette option pour l'infini ennoblit et transfigure dès ici-bas les renonciations les plus pénibles. Mais que la vie de la foi vienne à se refroidir, il ne reste plus que l'impression décevante d'un perpétuel renoncement nécessaire sans compensation; un au-delà difficilement concevable pour l'esprit, prétendant contenir le fleuve bouillonnant du présent. La porte alors est ouverte à toutes les suggestions de l'immoralisme : « Laisse se répandre ta personnalité magnifique et débordante. Il n'y a que cela d'actuel et de vrai, tout le reste est du creux, du mort; et ton Dieu que tu ne connais pas, ton Dieu s'il existe est le dieu de la vie ».

Et à l'âge où l'on veut tout sentir et tout comprendre, où l'on voit les vices de raisonnement plus facilement que la solidité des arguments, la foi, qui n'est ni sentiment, ni certitude logique de la valeur des motifs de crédibilité, peut être mise à de rudes épreuves, où l'humilité confiante et la prière ardente peuvent seules la sauver. Quel mal ne lui feront pas alors, les appels à la parfaite sincérité envers soi-même du naturalisme gidien :

« Pourquoi t'obstiner ? Tu ne peux trouver Dieu en toi-même et tu serais bien incapable d'y voir quoi que ce soit qui ressemble à la foi ».

On peut comprendre maintenant la marche du poison. A l'âme hésitante qui se cherche elle-même et veut comprendre le monde, mais dont la vie chrétienne est un tant soit peu affaiblie, le roman moderne apporte une solution apparemment plausible, qui favorise certaines aspirations généreuses qu'elle trouve en elle, mais la met totalement en dehors des pensées du christianisme et paralyse progressivement ses véritables forces vitales. Au flot incertain, il apporte un écoulement trop facile mais essentiellement pernicieux : se laisser aller à ses impulsions, s'étendre suivant le sens de sa personnalité; choses à quoi tout nous porte naturellement.

C'est un axiome indiscutable qu'on ne peut mesurer à la nature sa part; aussitôt satisfaite, elle demande davantage, et, pour l'obtenir, elle trouble dans l'appréciation des valeurs le sain exercice de la raison. En face de l'occasion, tant qu'elle n'est pas encore tombée, elle se croit inébranlable, et juge pouvoir s'accorder impunément la jouissance. Devant les négations gidiennes qui ne comportent pas de péril prochain, elle calcule si les dangers probables de la lecture l'emportent sur l'enrichissement qu'elle en peut retirer. Dès que ces principes sont admis, le plus impitoyable logicien ne pourrait trouver de faute dans ses déductions; elle se rassure et durant ce temps le poison fait son œuvre. Abandonnée à elle-même, elle éprouve une joie exaltante qui lui donne l'illusion de la force, mais, pour l'avoir trop goûtée, elle en meurt.

Il faut pour la sauver une force supérieure qui l'élève et la canalise, un christianisme intégral intensément vécu. D'abord une vie de la grâce surabondante, développée par la prière et les sacrements; mais pas uniquement : la grâce n'agit pas toute seule. Il faut une formation religieuse, non pas seulement négative et statique, toute de prohibitions et de définitions abstraites, décalque dans l'âme des lettres grasses du

catéchisme, subsistant en elle comme des formules mortes, plutôt par inertie que par conviction raisonnée. Il lui faut un amour qui ne calcule pas et va sans cesse de l'avant, prêt à tous les sacrifices pour obtenir plus sûrement la possession de son objet, et désolé, plus que par toute autre chose, à la simple pensée de le perdre. L'amour passionné de la pureté de l'âme et des dons surnaturels; et comme il n'y a d'attachement fort et élevant que dans le dévouement total à une personne humaine, la conviction débordante de l'amabilité infinie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de son amour jaloux pour chaque homme en particulier; chacun des détails de la vie chrétienne, de la foi à l'Eucharistie, étant comme le monnayage de la charité et de la présence divine, et payant mille fois les exigences formulées en retour.

A notre époque, plus que jamais, les fidèles aspirent à une instruction religieuse approfondie. Ce n'est nullement dilettantisme intellectuel, goût d'une spéculation inédite, mais angoisse de l'âme qui cherche où se fixer dans les bouleversements actuels. Dans l'ébranlement et la chute des cadres qu'elle jugeait les mieux établis, elle se rejette d'instinct vers le surnaturel chrétien, depuis un certain temps oublié quand il a même jamais été bien compris, avec le pressentiment qu'en lui seul se trouvent certitude et sécurité, et qu'il donnera satisfaction à l'esprit et au cœur. Raison de plus pour ne pas oublier que le christianisme est avant tout le message d'une Personne divine à ses frères de la terre; que, si les raisons et les conséquences de ce message peuvent être affaire de développements philosophiques et de recherches scientifiques, l'essentiel est et demeurera toujours de faire luire dans ses différentes présences sur la terre l'irradiante figure de Jésus. Il ne faut rien moins qu'elle pour donner aux âmes la force de combattre le moi naturel et pervers, toujours vivant et plein d'exigences, que le roman et toute la civilisation moderne contribuent à nourrir et qui ne peut être détrôné que par un amour plus fort et plus exigeant (1).

(1) A ajouter à l'enquête tentée dans les articles précédents, *Les Nouvelles Nourritures* d'André Gide présentent un exemple typique d'une mystique

Avec lui, aucun danger que la religion ne paraisse belle et magnifique pour l'autre vie, mais étouffante pour celle-ci; une gangue morte servant de talisman pour l'au-delà; c'est l'image du christianisme figé de l'homme qui en a perdu l'âme, pour ne plus voir que la somme des préceptes et des contraintes; permettant dès qu'on y a satisfait d'organiser sa petite vie particulière. Tandis que pour ceux qui ont compris cette âme, la vie chrétienne est la splendide aventure de répondre à un amour infini, toujours nouveau, et de le faire connaître au plus grand nombre possible de frères. Jamais le christianisme terminé dans l'apostolat n'a semblé à ceux qui le pratiquent un amoindrissement, mais, au contraire, une sublime extension dans l'infini de ce que peuvent souhaiter les désirs les plus ambitieux d'activité et de puissance.

A moins que l'on ne vive au désert, la vie de l'âme, si intense soit-elle, a besoin de connaître les périls qui la menacent. On a

de l'humain, mais d'un humain qui prétend se suffire à lui-même et exclut violemment le surnaturel chrétien.

Peu de sectarisme, pas même d'appels violents à la satisfaction de ses passions (Gide a toujours reconnu que la recherche de l'assouvissement diminue l'être et éteint l'ardeur intérieure), mais la proclamation joyeuse et entraînante du magnifique fluent de l'âme humaine, de sa spiritualité qui l'empêche d'être satisfaite, de se fixer nulle part, et la pousse toujours à de nouvelles conquêtes. C'est là, avec une charité authentiquement héritée du christianisme et qui porte à faire partager son bonheur au plus grand nombre d'êtres possibles, le pôle qui commande tout.

Le grand malheur est le refus catégorique de la foi comme restreignant la liberté de penser (p. 72); et, avec elle, de toute vue surnaturelle, parce que : « rien qui ne soit inhumain, fors l'homme même » (p. 89), et parce que tout cela fait la volupté craintive et prédispose l'âme aux remords après les retombements de la chair (p. 100). Comme l'âme malgré tout reste religieuse, donner libre expansion à son besoin d'infini dans le culte du progrès et de l'amélioration sans limites de l'humanité. La religion communiste remplaçant le Christianisme.

Le tout exprimé avec une vigueur si pénétrante qu'il faut un effort pour ne pas subir le sortilège du style, présenté de façon modérée, presque plausible pour la raison et montrant que, malgré les convenances éminentes du dogme et de la morale avec notre nature, la surnature ne pourra s'intégrer en elle que moyennant la remise totale de tout soi-même à Dieu. C'est l'effet propre des vertus théologales et c'est précisément ce dont Gide nous détourne.

mille fois raison de prémunir contre les dangers du boulevard, l'adolescent qui sort du collège. Est-il moins urgent de lui faire connaître la nocivité d'auteurs dont il entendra nécessairement parler bientôt, et qui pénètrent parfois, même dans les bonnes familles chrétiennes, sans qu'on en soupçonne le poison ? Il est assez facile, par exemple, que la *Symphonie Pastorale* de Gide passe pour un livre absolument inoffensif.

A la rigueur, il devrait pouvoir suffire d'une interdiction avec la mention générale du danger; pareille aux étiquettes rouges avec une tête de mort que l'on colle sur les toxiques. Cependant les écrivains dangereux tirent une grande partie de leur prestige du mystère dont on les entoure; par suite de l'esprit de contradiction, ils paraissent même d'autant plus beaux qu'ils sont plus sévèrement prohibés. Une défense absolue sans explications ne peut être longtemps efficace; elle sera même d'autant plus inutile qu'elle aura été plus péremptoire, car on voudra vérifier par soi-même, avec l'impression qu'on a peut-être été trompé. Qu'au contraire on montre, textes en mains, l'art de tels auteurs, il n'hypnotisera plus l'imagination; le bon sens chrétien sera en garde devant tel détail, en apparence purement artistique, dès qu'on saura ses relations avec des conceptions philosophiques opposées à la foi et la prédication d'une morale sous le voile du roman agacera comme une déloyauté.

De toute évidence, il faut beaucoup de mesure et de circonspection pour que de telles explications arrivent à leur but : prémunir sans troubler prématurément; mais les difficultés ne sont pas insolubles; l'initiation sexuelle en présente de pareilles sur lesquelles les moralistes et les éducateurs se sont parfaitement mis d'accord, surtout depuis la dernière encyclique sur l'éducation. Il semble que des explications détaillées, difficiles devant l'auditoire assez mélangé d'une classe, soient beaucoup plus faciles en direction particulière ou devant un petit groupe de composition homogène, que le rôle des professeurs soit plutôt de donner des cadres généraux qui fassent désirer une lumière plus complète.

En toute hypothèse, étant donnée l'importance croissante

du roman dans la littérature et la vie sociale contemporaine, le devoir s'impose de plus en plus aux prêtres spécialement chargés de la formation littéraire et de l'éducation morale des adolescents dans les collèges de connaître les grands courants de la production actuelle, les dangers que tel ou tel auteur présente pour les âmes et les cas de conscience qui peuvent se poser pour elles (1).

On a, avec raison, mis vingt fois en vedette l'importance des journaux pour former ou corrompre la mentalité d'un peuple ; mais beaucoup se passent de les lire ou ne les parcourent que discrètement, à la recherche des matchs et des faits divers, qui dévorent avec passion les collections populaires et les romans-cinémas, dont l'inondation déferle sur la France et la Belgique au rythme de plusieurs millions d'exemplaires par mois (2). Les œuvres éditées dans ces collections n'ont souvent aucune prétention littéraire, se contentant de fournir à leurs lecteurs des scènes de luxure, des intrigues policières ou des aventures exotiques. Certaines collections, au contraire, ont pour but de donner une plus large diffusion à des œuvres éditées dans des revues ou sous des formats plus dispendieux (3).

(1) Dans les limites, évidemment, de ce devoir d'apostolat et en étant, plus que n'importe qui, prudent et sincère envers soi-même, fidèle aux règles fixées par l'Église.

(2) Veut-on se faire une idée approximative de l'étendue du fléau ? Quelques chiffres pourront nous aider. Le nombre des romans français publié chaque année oscille dans les alentours de 3.000, et l'on peut dire que les 3/5 de ces ouvrages sont franchement mauvais au point de vue moral.

Il y a, pour la langue française, 250 collections populaires ou à bon marché à moins de dix francs français le volume. Chacune en publie au moins un ou deux par mois; ces éditions, pour rentrer dans les frais qu'elles provoquent, doivent être de plus de 100.000 exemplaires.

Cela sans préjudice des tirages fabuleux que peuvent atteindre les romans dits littéraires les plus crapuleux (*Le Voyage au bout de la nuit* de Céline, un des pires, atteignant 120.000 exemplaires en édition soignée et relancé l'été dernier en collection à bon marché.)

(3) Ces collections sont inégalement dangereuses, et la *Bibliothèque Reliée* à 3,50 de Plon offre moins de périls que Le *Livre de demain* d'Arthème Fayard, le *Livre Moderne illustré* de chez Ferenczi ou la collection *Succès* de Gallimard, mais aucune ne peut être utilisée sans grand discernement. Cfr l'excellente feuille éditée à ce sujet par la *Revue des lectures*, 77, Rue de Vaugirard (Paris).

Si on les ajoute aux autres éditions déjà si nombreuses et si l'on se souvient des principes de paganisme naturaliste qu'elles répandent à profusion, on peut affirmer, en toute certitude, que rien ne s'oppose plus dangereusement et plus efficacement au maintien et à la pénétration dans la société du dogme et de la morale chrétienne.

L'éducation prépare à la vie. De la formation littéraire et philosophique des collèges, on est en droit d'attendre qu'elle mette à même de juger la production actuelle pour pouvoir profiter des biens qu'elle présente, se défendre de ses dangers et la corriger dans la mesure du possible. Ne serait-ce pas une quasi trahison, envers la doctrine que nous devons défendre et ceux qui se confient à nous, de borner notre enseignement à ce qui, ayant au moins cinquante ans de date, est digne d'être naturalisé pour entrer au musée de la postérité, d'expliquer aux élèves le philosophisme du XVIII^e^ siècle, le sensualisme du XIX^e^, etc., et d'ignorer totalement l'immoralisme et l'érotisme contemporains; laissant aux adolescents le soin d'adapter eux-mêmes les principes reçus à l'actualité qui risque de les décevoir ?

Jadis on lisait moins, ou on se laissait diriger; maintenant, par défaillance des principes chrétiens et indépendance exagérée, on veut tout lire sans contrôle. Avidement, pour arriver à la fin de l'histoire, on se remplit la sensibilité et l'imagination des images et des principes les plus opposés à l'Évangile. On amasse en son esprit trop de choses et trop fébrilement pour que chacune, heureusement, ait le temps d'y pénétrer complètement et de produire tout son effet; mais l'ensemble plonge l'âme dans une atmosphère de sensualisme naturaliste qui neutralise complètement les données de la foi. Grâce à la rectitude du caractère, aux miracles surnaturels que produit encore la fréquentation des sacrements, les catastrophes sont évitées ou tardent à se produire, mais c'est l'anarchie morale, l'esclavage des impressions, la porte ouverte aux ébranlements les plus impétueux. Dans ces conditions, les éducateurs d'adolescents qui borneraient leurs connaissances sur les mauvaises lectures aux paragraphes forcément sommaires de leurs manuels de

morale sur les occasions de péché et la delectatio morosa, ne ressembleraient-ils pas à des médecins qui s'efforceraient de soigner une maladie très répandue en se bornant à des principes de médecine tirés de Claude Bernard (1)?

Dans des maladies endémiques comme les fièvres tropicales, on cherche avant tout, par une nourriture et une hygiène appropriées, à fortifier le tempérament des malades pour leur permettre de réagir contre le mal; ici, ce sera l'amour personnel, intense, pour Jésus-Christ qui constitue l'essence même de la vie chrétienne (aspect que l'on risque trop souvent d'oublier, pour considérer exclusivement des à côté philosophiques ou moraux). Mais il faut aussi de toute nécessité des médecins avertis qui sachent diagnostiquer le mal et administrer les remèdes; et de cela, nous inquiétons-nous toujours autant que nous le devrions?

Florennes. Fr. PAPILLON, S. I.

(1) Pour ménager son temps et ordonner son travail, il importe d'utiliser les instruments tout prêts.

Pour les vues générales sur un auteur ou un genre contemporain, les articles ou les chroniques de revues, telles que la *Vie intellectuelle*, les *Études*.

Pour la nomenclature des œuvres avec une appréciation sommaire sur leur moralité, des recueils comme *Romans à lire et romans à proscrire* de l'abbé Bethléem et le *Répertoire* du Père Sagehomme.

Pour l'appréciation détaillée de ce qui paraît : en premier lieu : la *Revue des Lectures* de l'abbé Bethléem, qui tient au courant aussi des périodiques, des spectacles, et de tout ce qui regarde la moralité de la rue, et la *Revue des Auteurs et des Livres* (11, rue des Récollets, Louvain); les recensions bibliographiques des différentes revues d'information religieuse. Ces comptes rendus, nécessairement inégaux, mais en général fort utiles, demandent, pour rendre tous les services qu'on en attend, d'être composés très soigneusement, de mentionner la qualité morale, une brève analyse, l'esprit général de l'œuvre et l'impression qu'elle doit normalement laisser au lecteur.

On ne peut se borner à des recensions qui ne remplaceront jamais complètement la connaissance personnelle des livres sur lesquels on demande notre avis, mais les livres généraux peuvent, au besoin, rendre grand service pour des renseignements urgents. Ils sont indispensables pour donner les idées générales sur les grands courants d'idées et indiquer les œuvres qu'il faut connaître.